

APPEL A CONTRIBUTIONS :
DOSSIER THEMATIQUE DU JOURNAL DE LA SOCIETE DES OCEANISTES
AUTOUR D'ALBAN BENSA

D'une anthropologie à l'autre : les engagements d'Alban Bensa

Sous la direction d'Umberto Cugola, Caroline Graille et Claude Grin.

L'anthropologie s'est longtemps tenue dans une position ambiguë vis-à-vis des mondes coloniaux et des desseins politiques qui les ont forgés. Durant tout le XIX^e siècle, s'il y eut un intérêt et une curiosité intellectuelle sincères pour l'exotisme de ceux que l'on désignait alors comme les « peuples primitifs », l'un des objectifs affichés de la discipline naissante fut aussi d'aboutir à une science de la classification et de la hiérarchisation des « races humaines ». Nous mettons volontairement ces formulations entre guillemets car, si elles peuvent choquer aujourd'hui, elles permettent de resituer le substrat idéologique d'une époque. Or, dans la légitimation de ce dernier, l'anthropologie a pris sa part : elle est à ses débuts une ethnologie de terrain et d'observation qui fait de la « race » un concept permettant de saisir des distinctions et des hiérarchies dans un ordre civilisationnel. Au bas de l'échelle se trouverait l'homme « sauvage », proche des premiers hominidés, et au sommet, l'homme blanc civilisé culminant dans l'incarnation de l'idée de progrès. Portées par la théorie évolutionniste de Charles Darwin au milieu du XIX^e siècle, nombre d'études en anthropologie s'attachaient alors à dégager des savoirs qui comparaient les « sociétés primitives » aux « sociétés modernes » avec des conclusions visant inmanquablement le même objectif : hiérarchiser les races et les cultures, justifier la supériorité de la « race blanche » sur le reste du monde, et finalement façonner ce narratif devenu argument d'autorité pour légitimer l'esclavage et la colonisation. Ces liens entre l'anthropologie, l'esclavage et le colonialisme sont si connus que les ressasser pourrait relever d'un truisme. Pour autant, il est aussi bon de rappeler que les conditions de production d'un discours et de savoirs scientifiques sont le reflet des préoccupations politiques, sociales et intellectuelles d'une époque. Ainsi, avec le darwinisme social et les débuts de l'anthropologie, il était question de penser et de naturaliser de purs rapports de domination politique. En parallèle l'anthropologie consignait scrupuleusement toutes les observations savantes des « sociétés traditionnelles » pour constituer les musées et les collections où l'on pouvait voir en vitrine ces cultures qui disparaissaient *in vivo*. Après la seconde guerre mondiale dans le contexte des décolonisations, l'anthropologie s'est lancée à la recherche de nouveaux paradigmes en s'efforçant de réviser ses fondements épistémologiques, comme pour s'affranchir de son péché originel. Quoique toujours bercée par les représentations raciales de l'Exotisme et par un discours scientifique subordonné à la théorie ethnologique du « Grand Partage », la génération d'universitaires formée en France dans les années 1970 a d'abord hérité d'une *méthode ethnologique*, entendue comme un mode de connaissance, avant tout fondée sur l'éloignement du regard (Lenclud, 1996). Par la confrontation avec les réalités politiques du XX^e siècle, et en particulier les mouvements d'émancipation et de libération nationale des peuples colonisés, elle a été le témoin des transformations brutales et irréversibles (autant culturelles que spirituelles, sanitaires, politiques, etc.) de toutes les sociétés « non-occidentales ».

C'est bien dans ce contexte que s'inscrit le cheminement intellectuel et scientifique de l'anthropologue parisien Alban Bensa (1948-2021), qui débarqua en 1973 en Kanaky-

Nouvelle-Calédonie. Il fut en premier lieu l'héritier des savoirs d'une discipline coloniale façonnée par une approche ethnocentrique des cultures et vint mettre ses pas dans ceux de Jean Guiart et, avant lui, de son « maître », le pasteur Maurice Leenhardt, dont Bensa critiqua vivement ensuite « l'ethnologie missionnaire ». À leur suite il arpenta les mêmes terrains « exotiques » et y collecta à son tour les récits mythiques, les toponymes et les généalogies des mondes mélanésiens, à l'instar d'autres chercheurs de sa génération (voir le travail qu'il publia en 1982 avec Jean-Claude Rivierre sur la région de Touho, au centre nord-est de la Grande Terre). Rapidement, toutefois, Bensa devint – avec d'autres « océanistes » venus pareillement « faire du terrain » dans la région du Pacifique Sud – le témoin engagé de son époque, qui assistait fasciné à l'avènement de nouveaux États insulaires indépendants en lieu et place des anciens empires coloniaux du Pacifique Sud : observant en même temps qu'il le décrivait le processus de conscientisation politique des « Canaques » de Nouvelle-Calédonie, l'ethnologue offrit son soutien sans faille à la lutte d'un peuple redevenu fier et brandissant l'étendard nationaliste de la Kanaky (Bensa, 1995). Sa légitimité croissante à l'intérieur du champ intellectuel et scientifique français allait alors de pair avec sa conscience militante de chercheur engagé, tandis que son discours scientifique supposait « l'exercice maîtrisé de l'amitié » envers celles et ceux dont il s'efforçait de relayer les frustrations et les aspirations politiques (Bensa, 1985 : 79). En 1985, par exemple, dans une Nouvelle-Calédonie exsangue et au bord de la guerre civile, il prit position lors d'une déclaration publique co-signée avec d'autres chercheurs militants, pour dénoncer le discrédit médiatique présentant les Kanak « comme une poignée de sauvages tout juste sortis de l'âge de pierre »¹. Quelques années plus tard, dans le cadre du « rééquilibrage » prévu par les accords de Matignon (1988), il participa, à la demande de l'architecte italien Renzo Piano, à l'édification d'un projet de reconnaissance et de rayonnement de l'identité kanak, incarné par le Centre culturel Tjibaou qui ouvrit ses portes en 1998 (pour une lecture réflexive et critique de cet engagement devenu plus institutionnel, voir Bensa 2006). Plus largement, au gré des transformations politiques, économiques et culturelles des sociétés mélanésiennes de Nouvelle-Calédonie, l'ethnologue est parvenu à nouer des liens particuliers avec ses hôtes, à cerner les subtilités de leur pensée politique, à transcrire, autant que faire se peut, leur perception de réalités et de temporalités proprement kanak. Il l'a fait sans jamais se départir de ses engagements idéologiques, et avec pour ligne de mire l'émancipation complète et définitive du monde kanak à l'égard de toutes les formes banalisées de racisme et de consentement colonial. On pourrait ainsi résumer le parcours intellectuel et le travail d'écriture d'Alban Bensa à un cheminement de pensée adossé au processus de reformulation permanente des normes sociales et coutumières kanak ; c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles il fut reconnu à l'intérieur du champ académique français comme l'expert incontournable et l'interprète privilégié d'une conscientisation identitaire, politique et culturelle, qui ne s'est plus jamais tarie ni résignée.

Encore récemment, dans le contexte des référendums d'autodétermination de 2018 et 2020, Bensa signait une tribune dans le quotidien *Le Monde*², ou accordait des interviews télévisuelles³ visant à alerter l'opinion publique et les médias en expliquant la légitimité de la lutte menée par les Kanak pour recouvrer la pleine souveraineté de leur pays. Il mettait des mots

¹ Bensa Alban, 1985. La détermination des Kanak. Entretien avec M. Abdulatif, *El Badil* 15, repris in A. Bensa, 1995. *Chroniques kanak. L'ethnologie en marche*, Paris, Ethnies documents, vol. 10, n°18-19, Paris, pp. 154-162

² 10 septembre 2020.

³ France Info. 2 mai 2018 par exemple.

sur ce combat historiquement aussi ancien que la prise de possession française de l'archipel en 1853 pour que, sur les scènes nationale et internationale, on en saisisse la profondeur et la complexité. Ces mots, cette histoire, l'ethnologue les a entendus chez les Kanak qu'il a côtoyés pendant près de cinquante ans et c'est là, sans doute, que son positionnement en tant que scientifique « engagé » a pu prêter le flanc à la critique. Car classiquement dans ce genre de situation, la pierre d'achoppement pour un chercheur est de parler de son « objet » jusqu'à prendre fait et cause pour ce dernier, puis de s'exprimer à sa place, avec ses propres projections, tout en pensant le faire en son nom. Il faut absolument (re)lire le texte incontournable publié en 1985 dans le numéro 56 des *Actes de la recherche en sciences sociales*, dans lequel le sociologue Pierre Bourdieu dialogue avec Alban Bensa et l'interpelle sur les effets performatifs et l'ambivalence du discours ethnologique dès lors qu'il entreprend de théoriser et de promouvoir l'existence d'une science politique autochtone : « Est-ce que vous ne risquez pas de devenir le Sciences-Po des Canaques ? » (1985 : 78).

L'expérience de la recherche ethnographique telle qu'elle fut vécue par Alban Bensa est ainsi significative des paradoxes qui ont traversé son parcours et sa position épistémologique (2006 :19) : « Le passage du particulier au général gagne en intelligibilité ce qu'il perd en réalité ». Une torsion somme toute constitutive de l'anthropologie, arc-boutée entre le singulier et l'universel. Mais le regard de Bensa sur sa discipline se montre aussi critique vis-à-vis des théories et des concepts dont la force d'abstraction conduit à une dissociation vis-à-vis des contextes et de l'expérience humaine qu'ils sont pourtant censés décrire. Cette réflexivité se retrouve en 2010 quand il en appelle à une « anthropologie à taille humaine » et pointe le structuralisme de Lévi-Strauss pour en déplorer la froideur. Ce faisant, sa méthode reste bel et bien celle de l'enquête ethnographique inscrite dans une tradition militante (celle de l'engagement et de la recherche-action) que l'on retrouve chez Stéphane Beaud (1996, 2012) ou Florence Weber (2012) – tous deux figurent d'ailleurs dans sa bibliographie (Bensa, 2006). On pourrait y ajouter Daniel Cefaï (2010), ou encore Olivier Schwartz (2011) postfaçant *Le Hobo* de Niels Anderson, un sociologue de l'École de Chicago. À l'examen de la méthode et de l'épistémologie de sa recherche, l'anthropologie d'Alban Bensa pose avant tout la question de la bonne distance, ou plutôt de la juste proximité, vis-à-vis de « l'objet » étudié. On ne peut s'intéresser à son œuvre sans relever un certain courage de la vérité, de la compromission avec l'objet, sans lequel les savoirs produits par la recherche dialoguent plus entre eux qu'avec la réalité sociale et politique de ceux qu'ils concernent. Une telle disposition du chercheur se retrouve encore vers la fin de sa vie (2015), quand l'ethnologue s'est attelé à l'écriture partagée (à six mains) de l'ouvrage intitulé *Les Sanglots de l'aigle pêcheur*. Nul doute que ce récit, quelque peu atypique, tranchait avec les monographies classiques de l'anthropologie : il fut livré comme un aboutissement, la somme de trois prismes épistémologiques renvoyant encore à la relation si ténue et particulière entre l'ethnologue et son « sujet », ou entre « l'ethnologisé » et le « scribe ».

Voici donc enfin un projet de numéro du *Journal de la Société des Océanistes* consacré à Alban Bensa, spécialiste reconnu des cultures des mondes mélanésien, figure absolument incontournable de l'anthropologie de la Kanaky Nouvelle-Calédonie et qui, comme tous les auteurs scientifiques et penseurs de son rang, a suscité bon nombre de débats et de polémiques à l'intérieur des champs académique et idéologique ou politique. En témoignent le temps qui s'est déjà écoulé entre la disparition d'Alban Bensa et l'appel à contributions pour le numéro que nous lui consacrons : l'hommage à rendre à une telle œuvre n'est pas exempt des passions

qui lui sont associées. Comme Maurice Leenhardt ou Jean Guiart avant lui, la connaissance des mondes kanak dont Alban Bensa s'est fait le témoin privilégié conserve une telle portée que l'homme est devenu, en quelque sorte, un immense banian. Dans le monde de la recherche, s'approcher de tels géants peut être une aubaine s'ils consentent à vous laisser gravir leur ramure pour accéder à la canopée et recevoir la lumière. Mais la lumière ne se partage pas toujours et, pour l'atteindre, mieux vaut parfois s'éloigner des géants sous peine de dépérir dans l'inconfort de leur ombre. Au-delà de l'effet de style, la métaphore est significative de la question du savoir et du pouvoir qui a aussi marqué l'anthropologie politique et historique d'Alban Bensa. Savoir et pouvoir ne se partagent pas à n'importe quel prix, ni avec n'importe qui ; ils se conservent précieusement et s'amassent jalousement. Le savoir est une arme, aurait dit Frantz Fanon : Alban Bensa en a fait l'instrument d'un combat, celui de la reconnaissance d'un peuple colonisé dont il se sentait très proche ; mais il a également créé une sorte de monopole institutionnalisé de la pensée et du discours ethnologiques légitimes sur la Nouvelle-Calédonie, et sur les mondes kanak en particulier. À travers les concepts qu'il a explorés et mobilisés, en dépit aussi de ceux qu'il a fait le choix d'évacuer (on pense ici en particulier au biais induit par la non prise en compte des rapports de domination liés au genre), au fil d'une réflexion épistémologique et d'une pensée anthropologique qu'il a largement transmises à celles et ceux qui lui ont emboîté le pas, « l'ami des Kanak » s'est efforcé de mettre des mots sur « la coutume », « l'identité », « la civilisation », « la culture » et « la parole » kanak, afin de donner un sens et une cohérence à ce qui lui paraissait inexorable parce que simplement juste.

Un premier axe dans cet appel à contributions s'intéresse donc à l'épistémologie de la recherche en sciences sociales, et en anthropologie en particulier. Le parcours et l'œuvre d'Alban Bensa posent avec force la question de l'engagement, du sens, de l'éthique dans un travail de recherche. Très tôt, l'ethnologue s'est exempté d'un rapport à l'objet par trop « classique » et d'une démarche scientifique. Il a créé du lien, si l'on peut dire, avec son objet de recherche, au point d'être adopté (coutumièrement s'entend) par la famille Goromido dans la région de Koohnê. À travers son expérience, on comprend que le vécu de l'anthropologue est avant tout une histoire de rencontre, de respect et d'humilité face à la différence, d'acquisition d'un champ lexical et d'une intonation propres au parler vernaculaire, d'acculturation lente et progressive du chercheur aux codes sociaux et culturels de celles et ceux dont il a tant à apprendre... Or, ce sont là autant de postures restituées ensuite dans le champ académique pour étayer la légitimité du chercheur et son expertise scientifique, transformant peu à peu un terrain d'enquête privilégié en une sorte de « chasse gardée » ethnographique. Mais si, dans le rapport sujet-objet une rencontre « authentique » est en jeu, alors il faut pouvoir se raconter soi-même, quitte à s'exprimer par le « je » pour ainsi s'inclure dans l'acte de connaître. Il faut oser une entrée en résonance avec ce monde à découvrir et les humains qui le peuplent, à la manière dont le pense le philosophe Hartmut Rosa (2018). Les mots, les concepts, l'hypertexte de nos mondes contemporains sont menacés de se replier sur eux-mêmes si on ne sait plus les relier à l'expérience humaine, au réel et à la narration de l'histoire que Bensa considérait comme les trois dénis responsables de « l'imagerie théorique »⁴ qui sépare le sujet et l'objet et, finalement, le dominant du dominé. Pour les sciences en général, et pour l'anthropologie en particulier, au prisme du parcours d'Alban Bensa, l'occasion est donnée aux futurs contributeurs de s'interroger sur leur propre rapport au terrain néo-calédonien. Quels sont les textes, les livres, les épisodes de la vie de Bensa, ou le cas échéant les discussions et les échanges avec lui, qui

⁴ *Op. Cit.* 2006 : 10.

permettent à d'autres auteurs d'amorcer leur propre analyse réflexive sur ce rapport au terrain ? La proximité de Bensa avec le monde kanak qu'il était venu observer et décrire devient-elle l'étalon épistémologique de la recherche en Nouvelle-Calédonie ? Doit-on prendre le risque de la rencontre pour faire véritablement connaissance et œuvre de connaissance ? Dans quelle mesure les aléas du parcours personnel d'un chercheur, quel qu'il soit, ont-ils droit de cité dans l'objectivation des conditions de production et de diffusion des savoirs scientifiques qu'il a contribué à produire ?

Dans le second axe de cet appel à contributions, nous souhaiterions inviter à une réflexion sur les formes d'écriture et plus globalement d'expression donnant accès à une compréhension subtile des mondes kanak. Dès 1989⁵ Bensa déplorait que l'anthropologie, à la différence de l'histoire, ne puisse restituer avec finesse la réalité des mondes sociaux qu'elle étudiait. Dans une autocritique de la discipline, il formulait alors l'hypothèse que « les anthropologues ne prêtent pas assez attention à la forme de leur expression écrite, à leur style » (Bensa, 1995 : 307). Au fond, il pointait ce lien très ancien entre la littérature et l'anthropologie dont la généalogie est « pour le moins prestigieuse de Montaigne à Rousseau en passant par Montesquieu et Voltaire, sans oublier les préromantiques et romantiques qui porteront un regard soutenu sur les gens du peuple, les sans-grade, ou sur les « derniers » ... des Mohicans, des Natchez ou des Bretons, témoins de la fin historique de leur monde » (Fabre et Jamin, 2012). Cet attrait pour l'écriture du terrain se retrouve dans l'ouvrage que Bensa a codirigé ensuite avec François Pouillon (2013), où les auteurs se sont intéressés à la littérature dont la force significative et esthétique serait à même de faire entrer le lecteur en résonance avec la réalité décrite au-delà de ce que le texte anthropologique est en capacité de restituer. L'écrivain, avec sa prose et son inspiration, pourrait-il nous faire ressentir la réalité sociale avec davantage d'acuité que ne pourrait le faire l'anthropologue en dépit de son expérience et de son expertise ? Le paradoxe, comme toujours, est fécond car il nous enseigne deux choses : d'une part, l'écrivain n'est pas moins légitime pour dévoiler quelque chose des réalités sociales qu'il décrit, car lui aussi est allé enquêter sur un « terrain » particulier pour construire le canevas de son récit : il s'inscrit bel et bien dans ce que Jacques Bouveresse qualifie d'épistémologie de la littérature (2014). D'autre part, il y a toujours deux écritures chez l'anthropologue : celle qui résulte de l'observation et des « carnets de terrain », qui produira les résultats d'enquête ou la monographie ; et celle qui raconte le quotidien de l'enquête, ses écueils, les émotions du chercheur, son ennui et, parfois, son découragement. Lévi-Strauss aurait ainsi écrit *Tristes Tropiques* pour y faire entrer ce dont sa recherche ne pouvait rendre compte. Mais si l'anthropologie parvenait à proscrire le grand écart entre le premier et le second texte, elle produirait alors « un savoir plus complexe et plus convaincant » (Bensa et Pouillon, 2013 : 14) dans un équilibre raffiné entre sciences et littérature (Debaene, 2010). Nul doute, pour ce faire, qu'elle devrait renoncer à une autre fiction, celle qui consiste à croire que le chercheur doit jouer le rôle d'un œil savant crédible parce que nécessairement en retrait, voire absent, de la scène sociale qu'il observe et décrit.

Dans ce second axe nous sollicitons donc des contributions sensibles à cette approche défendue par Bensa, ouvertes à toutes les formes d'expression littéraires, poétiques et artistiques. En tant que celles-ci ont quelque chose à dire des réalités sociales qui soit non moins légitime que ce

⁵ Bensa Alban, 1989. La diffusion de l'anthropologie, paru dans la *Valorisation de la recherche*, AFA. Bulletin n°37-38, pp.109-111. Repris in A. Bensa, 1995. *Chroniques kanak. L'ethnologie en marche*, Paris, Ethnies documents, vol. 10, n°18-19, Paris, pp. 307-312.

qu'en disent les « humanités », nous trouvons pertinent qu'elles puissent être associées à l'analyse anthropologique (et plus largement au discours des sciences humaines et sociales) pour s'exprimer sur l'actualité scientifique et politique – voire poétique – de la Nouvelle-Calédonie. Bensa (2015) lui-même est parvenu à restituer avec efficacité la force démonstrative des *ténô*, véritables récits poétiques et ethnographiques produits par la mémoire orale kanak dans la région de Kohnê, pour raconter la colonisation et la « guerre kanak » de 1917. Au vu du contexte actuel et des profonds enjeux socio-culturels qui façonnent l'avenir institutionnel et politique de la Nouvelle-Calédonie, de quoi est-il finalement question dans le récit des écrivains, poètes, et musiciens locaux, parmi la communauté des artistes, ceux de la rue (Fraenkel, 2018) mais aussi les sculpteurs, acteurs, danseurs... ? Comment comprendre les formes locales d'expression artistique et que nous enseignent-elles sur les desseins sociaux et politiques en gestation dans une société encore indéterminée sur la question de sa souveraineté ? Que nous apprennent-elles par ailleurs en tant que processus d'écriture – entendu au sens large de Derrida – impliqué dans la fixation d'une mémoire parfois tirée de l'oralité, rendant intelligible l'insaisissable sensible, engageant des modes de communications, de mémorisation et de transmission significatifs de nouveaux modes de pensée (Goody, 1979) ? Dans cet appel à contribution, nous souhaiterions faire une large place à des auteurs locaux avec les formes singulières d'expression qu'ils auraient à nous proposer sur une réalité kanako-calédonienne en devenir. Par ce recentrement du regard sur des témoignages non plus exogènes et distancés, mais bel et bien situés et ancrés dans le local, nous aimerions percevoir une réalité qui n'est plus tout à fait celle que poursuit l'écriture des sciences humaines, mais qui nous révèle à notre nature profonde : notre besoin de fiction pour fabriquer cet imaginaire partagé avec lequel chacun se projette dans du monde commun (Huston, 2008).

Enfin, si de manière générale dans cet appel à contribution nous privilégions des productions qui renvoient à quelque chose du rapport – ou plutôt du lien – entre Alban Bensa et son objet d'étude, c'est parce que celui-ci est au cœur de la dimension engagée et politique de son anthropologie. De nombreux chercheurs de toutes disciplines se sont mobilisés pour afficher leur soutien au peuple kanak lors du troisième référendum de 2021. L'occasion leur est ici offerte de s'engager humblement sur les chemins de la rencontre : à la fois celle de l'œuvre dense et incontournable de l'ethnologue prolifique et médiatique que fut Alban Bensa, et celle d'un peuple que le chercheur a aimé et dont il a accompagné les révolutions et les reformulations identitaires, avec le souci constant de dénoncer les rets d'un colonialisme furtif.

BIBLIOGRAPHIE.

- BEAUD Stéphane et WEBER Florence (2012). Le raisonnement ethnographique. In : Serge PAUGAM (éd.), *L'enquête sociologique*, Paris : Presses Universitaires de France, pp. 223-246 (<https://doi.org/10.3917/puf.paug.2012.01.0223>).
- BEAUD, Stéphane (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique, *Polix* 35, pp. 226-257 (<https://doi.org/10.3406/polix.1996.1966>).

- BENSA Alban et RIVIERRE Jean-Claude (1982). *Les Chemins de l'alliance : l'organisation sociale et ses représentations en Nouvelle-Calédonie (région de Touho - aire linguistique cèmuhi)*. Paris, SELAF.
- BENSA Alban (1985). La détermination des Kanak. Entretien avec M. Abdulatif, El Badil, in A. BENSA, 1995. *Chroniques kanak. L'ethnologie en marche*, Paris, Ethnies documents, vol. 10, n°18-19, Paris, pp. 154-162
- BENSA Alban (1989). La diffusion de l'anthropologie, paru dans la Valorisation de la recherche, AFA, Bulletin n°37-38, pp.109-111. Repris in A. BENSA, 1995. *Chroniques kanak. L'ethnologie en marche*, Paris, Ethnies documents, vol. 10, n°18-19, Paris, pp. 307-312.
- BENSA Alban. (1995). *Chroniques kanak. L'ethnologie en marche*, Paris, Ethnies documents, vol. 10, n°18-19, Paris.
- BENSA Alban et LEBLIC Isabelle (dir.) (2000). *En Pays Kanak*. Paris, Maison des sciences de l'homme, collection « Ethnologie de la France », 368p.
- BENSA Alban. (2006). *La fin de l'exotisme. Essai d'anthropologie critique*. Toulouse, Anacharsis.
- BENSA Alban et BOURDIEU Pierre (1985), Quand les Canaques prennent la parole. Entretien avec Alban Bensa, *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 56, pp.69-85 (https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1985_num_56_1_2253).
- BENSA Alban, *Après Lévi-Strauss. Pour une anthropologie à taille humaine*. Paris, Éditions Textuel, coll. « Conversations pour demain », 2010, 128 p.
- BENSA Alban et POUILLON François (dir.) (2013). *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie*. Toulouse, Anacharsis.
- BENSA Alban, MUCKLE Adrian, KACUÉ Yvon GOROMOEDO (2015). *Les Sanglots de l'aigle pêcheur. Nouvelle-Calédonie : la Guerre kanak de 1917*. Toulouse, Anacharsis.
- BOUVERESSE Jacques (2014). Y a-t-il une épistémologie de la connaissance littéraire – et peut-il y en avoir une ? : Conférence plénière. *Narrative Matters 2014 : Narrative Knowing/Récit et Savoir*, Sylvie Patron et Brian Schiff, Paris, France. (hal-01184504)
- DEBAENE Vincent (2010). *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*. Paris, Gallimard.
- FABRE Daniel et JAMIN Jean, « Pleine page », *L'Homme* [En ligne], 203-204 | 2012, mis en ligne le 03 décembre 2014, consulté le 27 septembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/23303> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.23303>
- GOODY Jack (1979). *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*. Paris, Minuit.
- CEFAÏ Daniel (dir.) (2010). *L'engagement ethnographique*. EHESS éditions.

- FRAENKEL, Béatrice (2018). Actes graphiques: Gestes, espaces, postures. *L'Homme*, 227-228, 7-20. <https://doi.org/10.4000/lhomme.32054>
- HUSTON Nancy (2008). *Espèce fabulatrice*. Arles, Actes Sud.
- LAE J. François et MURARD Numa. (1995). *Les récits du malheur*. Paris, Descartes et Cie.
- LENCLUD, Gérard (1996). *Le grand partage ou la tentation ethnologique* In : ALTHABE G., FABRE, D. et LENCLUD G. (dir.) *Vers une ethnologie du présent* [en ligne]. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme (<https://doi.org/10.4000/books.editionsmsh.3875>).
- ROSA Hartmut (2018). *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*. Paris, La Découverte.
- SCHWARTZ O. (2011), L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme ? In : N. ANDERSON, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Paris (Présentation et Postface).

Contacts

Ce dossier est coordonné par :

Umberto Cugola : ucugola@gmail.com

Caroline Graille : idest.nc@gmail.com

Claude Grin (GSRL-EPHE-PSL) : claud.grin@gmail.com

****N'hésitez pas à nous contacter si vous avez des questions.****

La rédaction du Journal de la *Société des Océanistes* :

redaction.jsa@services.cnrs.fr

Calendrier prévisionnel

- 31 mai 2024 : envoi des textes complets par les auteur.es aux responsables du numéros et à la rédaction du JSO.
- Juin-octobre 2024 : travail des textes avec responsables du numéro.
- Octobre 2024 : envoi des textes à la rédaction du JSO et mise en route du processus d'évaluation.
- Février 2025 : envoi des avis d'expert.es et demandes de corrections aux auteur.es par la rédaction du JSO.
- 15 juin 2025 : réception et validation de la version définitive des textes.

- Juin-sept 2025 : processus éditorial et mise en page.
- Sept-oct 2025 : envoi des épreuves aux auteur.es pour relecture.
- Mise sous presse fin novembre 2025.
- Parution hiver 2025/2026.